

JEAN JACQUES

La tête de mort



BeQ

Jean Jacques

L'inspecteur Durand # 4

La tête de mort

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 479 : version 1.0

La tête de mort

Numérisation : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Cause spéciale

Émile Tremblay venait de pénétrer dans le salon où se tenait ordinairement son ami l'Inspecteur Julien Durand.

Ancien détective à la Sûreté Municipale, Julien Durand s'était enrôlé au début de la guerre. Malheureusement il en était revenu deux ans après moins ses deux jambes.

Il n'était plus question pour lui de retourner à son service à la Sûreté et il se désolait de son inactivité, lorsque son ami le détective Tremblay lui avait demandé un conseil dans une cause difficile.

Non seulement il avait donné le conseil, mais il avait par la seule puissance de son pouvoir de déduction résolu le cas de A à Z.

Depuis ce temps le Chef de la Sûreté l'avait nommé Inspecteur.

Maintenant de son salon où il était forcé de rester, il avait solutionné quantité de causes difficiles, avec l'assistance de Tremblay qui lui était maintenant attaché, en qualité de premier assistant.

L'Inspecteur avait le dos tourné quand son ami entra.

Ce dernier fut donc étonné de l'entendre dire, même avant de le voir :

– Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ce matin, Émile ?

Émile Tremblay s'avança et prit une chaise auprès de son Chef.

– C'est vrai : je suis très perplexe. Mais veux-tu me dire comment tu as fait pour t'en apercevoir ? Tu ne me regardais même pas lorsque je suis entré.

– Combien y a-t-il de mois que tu entres ici chaque matin, à peu près à la même heure ?

– Environ seize mois, Julien...

– C'est dire que je t'ai souvent entendu entrer...

– J'en conviens.

Alors ce matin tu n'as pas ouvert la porte comme d'habitude. Tu as tourné la poignée nerveusement et marchais drôlement.

– Je comprends. Tu as déduit que quelque chose d'anormal se passait chez moi.

– C'est ça. À force de ne pas grouiller, tu sais, on s'habitue à remarquer comment les autres agissent et se meuvent.

– Je comprends.

– Maintenant tu vas me dire ce qu'il y a.

– C'est une cause naturellement.

– Elle a l'air de t'affecter passablement... ?

– Je vais te dire pourquoi.

– J'écoute.

– Il s'agit d'une cause à laquelle nous ne pouvons pas toucher, mais où ton intervention est cependant nécessaire.

– C'est presque un roman ?

– Il s'agit de deux de mes amis. D'abord Peggy Minto est une jolie jeune fille que je connais depuis des années...

– Je pensais que tu étais marié et père toi-même d'une jeune fille assez âgée pour que tu sois enfin raisonnable et ne t'occupes pas de courir...

– Tu ne comprends pas. Il s'agit d'une amie de ma fille, que j'estime beaucoup. Or elle est dans le trouble.

– Pourquoi ne la réfères-tu pas à la Sûreté. De là on nous l'enverrait ?

– C'est justement ce qu'elle ne peut pas faire.

– Pourquoi ?

– Elle était courtisée par un jeune ingénieur qui travaillait dans une usine de guerre. Or ce jeune homme a été soupçonné de fournir des renseignements à l'ennemi. Au moment où des agents du Service Secret allaient l'arrêter, ils ont été tués à coups de revolver.

– Et naturellement on a soupçonné le jeune

ingénieur d'avoir fait le coup ?

– Oui. Mais ce n'est pas tout. On l'a trouvé pendu, dans sa chambre, le même soir.

– Suicide... ?

– On a voulu faire croire au suicide, mais je suis maintenant convaincu qu'il s'agit d'un meurtre.

– Et il s'agirait pour nous... ?

– De prouver que le jeune homme n'a pas été traître à son pays, qu'il n'a pas tué les agents et enfin qu'il ne s'est pas suicidé.

– Ce n'est presque rien !

– D'autant plus que nous ne pouvons officiellement nous occuper de cette affaire qui est entre les mains de la Police Fédérale et de l'Intelligence Service.

– Mais tu voudrais quand même que je trouve la solution de l'affaire assez vite pour que les autres services n'aient pas le temps de s'en offusquer ?

– Oui. Tu comprends bien mon idée. Mais tu

sais, si je te demande ce service, c'est parce que je connais intimement Peggy et que j'ai connu assez son fiancé pour savoir qu'il n'a jamais été traître à sa Patrie.

L'Inspecteur réfléchit en silence pendant quelques minutes, puis dit :

- Emmène-moi la jeune fille au plus vite.
- Ce ne sera pas long, elle attend à la porte.
- Tu étais certain de ton affaire à ce que je vois !

*

Malgré ses 21 ans et un petit air résolu naturel, Peggy Minto était nerveuse en répondant à la bienvenue de l'Inspecteur.

– Je vous suis bien reconnaissant, monsieur Durand, continua-t-elle de bien vouloir vous occuper de mon cas.

– Il n'y a pas de quoi, mademoiselle. D'ailleurs, n'allez pas trop vite. Je n'ai dit oui,

qu'à une condition.

– Laquelle, monsieur ?

– Il faut que vous me disiez toute la vérité au sujet de votre ami. Je veux la franchise la plus absolue en réponse aux questions que je vais vous poser.

– C'est promis, Inspecteur.

– Depuis combien de temps avez-vous fait la connaissance d'Arsène Frigon ?

– C'était un ami d'enfance. Mais nous nous fréquentions régulièrement depuis trois ans et devons nous marier dans deux mois.

– Vous parlait-il de son ouvrage ?

– En général seulement. Je savais qu'il travaillait dans le bureau des ingénieurs-dessinateurs pour les canons, mais jamais il ne m'a touché un mot sur le détail de quoi que ce soit, concernant les armes.

– Il était donc discret ?

– Absolument. J'en suis certaine.

Et la ferveur que la jeune fille mettait dans son

affirmation, prouvait suffisamment qu'elle-même était bien sincère.

– D'après vous ainsi, il est impossible que votre fiancé ait pu s'aboucher avec des ennemis de notre pays ?

– Aucun doute là-dessus.

– Avait-il bonne réputation à l'usine ?

– Tout a très bien été jusqu'à il y a un mois. Ses camarades l'estimaient beaucoup et ses supérieurs en étaient très satisfaits.

– Qu'est-il arrivé il y a un mois ?

– Il est tombé malade et a dû visiter une clinique. C'est à ce moment que les troubles ont commencés.

– Procédons par ordre. De quelle maladie souffrait-il ?

– Il était devenu nerveux et ne pouvait plus dormir.

– Il avait fait du surmenage, je suppose ?

– Oui. En général il travaillait trois soirs par semaines.

– Quelle est cette clinique où il a été traité ?

– On l'appelle la clinique Palmer. Il y a là plusieurs médecins, qui traitent en partie des ouvriers d'usines de munitions, d'après un plan nouveau, qui peut s'assimiler à un genre d'assurance.

– Expliquez-moi cela.

– Les patients de cette institution sont recrutés chez les ouvriers. Un père de famille, même un célibataire, paye une mensualité à la clinique, qu'il soit malade ou non. Mais en cas de maladie, personnelle, ou dans sa famille, ils reçoivent tous les soins requis sans payer plus.

– Monsieur Frigon était abonné à cette clinique, je suppose ?

– C'est ça. Il est donc allé là pour se faire examiner. Il a suivi un traitement pendant un mois, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, survenue hier soir.

– Travaillait-il en même temps ?

– Oui.

– Vous avez mentionné des troubles, tout à

l'heure.

– Sa santé ne revenait pas malgré le traitement. Au contraire il souffrait maintenant de fréquents et terribles maux de tête.

– À part cela ?

– C'est à ce moment qu'on a commencé à le soupçonner de commettre des indiscretions relatives à son ouvrage. Des plans secrets, auxquels il avait accès ont été copiés et remis aux agents de l'ennemi.

– Quelle preuve avait-on de cela ?

– Des agents du Service Secret ont mis la main sur un individu louche qui possédait la copie des plans d'un canon, qu'on dit merveilleux, mais qui n'était encore qu'à l'état d'expérimentation.

– Et c'est là qu'on a pensé à votre ami ?

– Comme question de fait, il était le seul à avoir accès à tous les plans de ce canon. Ses camarades de bureau avaient bien travaillé sur le canon aussi, mais sur des parties isolées. Aucun d'eux ne pouvait comprendre l'ensemble.

– Et vous êtes certain que votre ami Arsène ne

se serait pas laissé tenter... ?

– Je vous le jure, monsieur.

– Savez-vous quelque chose sur l'attentat contre les agents du Service Secret, hier soir ?

– J'étais dans la machine d'Arsène avec lui, quand l'affaire est arrivée.

– Racontez alors.

– Nous revenions du théâtre. Il souffrait beaucoup de sa tête et nous faisons un tour sur la rue Sherbrooke afin de prendre l'air. Depuis quelques jours, Arsène était toujours suivi. Il m'en avait parlé et c'était d'ailleurs visible.

– Par le Service Secret, naturellement ?

– Il n'en était pas certain.

– Continuez.

– Nous étions rendu plus loin que l'usine de la Canada Cement sur la rue Sherbrooke est, quand l'auto qui nous suivait, s'approcha de la nôtre et celui des deux hommes qui ne conduisait pas, nous ordonna d'arrêter.

– Ensuite.. ?

– Arsène a arrêté son auto le long de la bande de la rue. Les autres ont placé leur auto juste en avant de la nôtre. Puis ils sont descendu pour venir parler à mon compagnon. Ils se sont identifiés comme des Agents Secrets, puis ont dit à Arsène qu'ils avaient mission de l'arrêter.

– Où se tenaient les deux hommes à ce moment ?

– Debout à la porte de l'auto. Arsène était resté assis sur son siège.

– Qu'a-t-il répondu ?

– Il n'avait pas encore eu le temps de répondre qu'une grosse limousine noire est arrivée. À la hauteur des deux agents, un homme s'est penché au dehors et a tiré sur les deux hommes avec un revolver.

– Se sont-ils défendus ?

– Ils n'en ont pas eu le temps. Cela s'est passé tellement vite.

– Les meurtriers vous ont-il parlé ?

– Non. Ils ont continué leur route. Nous n'avions même pas encore eu l'idée de nous

baïsser dans l'auto qu'ils étaient déjà loin.

– Qu'avez-vous fait après ?

– Arsène se demandait s'il devait prévenir la Police...

– Il n'y avait que cela à faire.

– Mais il ne faut pas oublier qu'il était déjà un suspect. N'aurait-on pas pu l'accuser du meurtre des agents secrets ?

– Et vous avez donc décidé de garder le silence là-dessus ?

– Arsène devait aller parler de cela à monsieur Tremblay, qu'il connaissait. Il aurait suivi son conseil.

– Et il n'a pas vu mon ami Tremblay ?

– Il était tellement tard qu'il a remis cela à ce matin.

– Malheureusement il est mort avant.

– Son frère l'a trouvé pendu dans sa chambre, ce matin à bonne heure. Il travaille de nuit et en arrivant il a fait la macabre découverte.

– Et qu'en a conclu la police ?

– Qu’Arsène avait assassiné les agents hier soir et qu’ensuite, pris de remords, il s’était pendu.

– Avez-vous été inquiétée ?

– On m’a questionné, mais je n’ai avoué à personne que j’étais dans l’auto hier soir, si ce n’est d’abord à monsieur Tremblay, puis à vous maintenant.

– Ce n’est pas une tâche facile, d’après ce que je vois, mademoiselle. Mais je vous promets de faire mon possible.

– Merci, monsieur Durand.

– Allez maintenant. Je vous ferai demander par mon ami Tremblay quand j’aurai besoin de vous.

*

Seul avec son assistant l’Inspecteur réfléchissait sans rien dire.

C’est Émile Tremblay qui parla le premier :

– Quelle est ton impression, Julien ?

– Il y a de l’espionnage. Jusqu’à quel point Arsène Frigon était coupable ? C’est à nous de le trouver. Mais ce ne sera pas facile. Je t’en passe un papier.

– Je suis bien d’accord avec toi, mais tu as compris que je suis prêt à faire les journées doubles afin de t’aider à réussir.

– Voici ce que tu vas faire pour commencer.

– Je note.

– Premièrement vérifier la conduite de Frigon. Il s’agit surtout de savoir si les soupçons contre lui datent de ses premiers traitements à la clinique Palmer.

– J’ai ça.

– Ensuite je veux savoir si d’autres ouvriers de l’usine ont été soupçonnés après avoir été traités à la fameuse clinique. Apporte-moi des noms et des adresses.

– Très bien ! Autre chose pour le moment ?

– Tâche de te renseigner sur le traitement que suivait Frigon, comme sur ceux des autres qu'on soupçonne, s'il y en a.

II

Malades malchanceux

Pendant l'heure du dîner, l'Inspecteur Durand appela Peggy Minto.

– Ici Julien Durand, M^{lle} Minto.

– Avez-vous du nouveau déjà ?

– Pas encore. Je voudrais seulement une information.

– Je suis à votre disposition. Préférez-vous que je me rende chez vous ?

– Non pas. Dites-moi si vous travaillez à l'usine vous-même ?

– Oui. À la même usine où mon fiancé travaillait.

– Dans quel département êtes-vous ?

– Aux spécifications...

– Diable ! C'est un département important...

– Dès qu'un changement ou une amélioration est adopté sur un canon ou une partie de canon, cela me passe par les mains et je le fais savoir à qui de droit.

– Vous n'êtes pas par hasard abonnée à la Clinique Palmer ?

– Oui. J'ai commencé à payer en même temps qu'Arsène.

– Vous n'avez pas de maladie dans le moment...

– Vous voudriez que je me fasse traiter là, je suppose ?

– Oui.

– Eh bien ! je vais m'en trouver une maladie. Disons par exemple que je ne digère pas bien...

– Parfait. Allez là ce soir même si vous le pouvez et venez ensuite m'en parler. Soyez prudente...

– Avez-vous des doutes sur la clinique ?

– Je ne puis vous dire encore. Mais veuillez

m'apporter les renseignements demandés aussitôt que possible.

– Je vous verrai immédiatement après le souper, si vous voulez.

– C'est ça. Je vous attendrai.

*

Émile Tremblay arrivait bientôt pour faire son rapport.

– J'ai vu le surintendant d'Arsène Frigon, dit-il d'abord.

– As-tu pu le faire parler ?

– Facilement. Il te connaît et est prêt à coopérer avec nous.

– Très bien ça.

– À venir jusqu'à un mois, il était très satisfait du jeune ingénieur. Il l'avait même recommandé pour lui succéder en cas de changement.

– Après... ?

– Il y a un mois, Frigon est tombé malade et a suivi des traitements à la clinique Palmer, comme tu sais. À partir de sa première visite à la clinique, il n'était plus le même. Plus d'application à son ouvrage. Il faisait même des erreurs.

– Très étrange.

– C'est de ce moment aussi que date le coulage dans ce département si important. Le surintendant lui-même a beaucoup de peine à soupçonner Frigon, mais il dit qu'il est absolument impossible qu'un autre que lui ait commis les indiscretions.

– Buvait-il ?

– Pratiquement pas. Il travaillait quelques soirs par semaines et les autres, il les passait en compagnie de Peggy.

Et je sais que c'est une jeune fille rangée. D'ailleurs comme tu sais, ils songeaient à se marier bientôt.

– Le point d'interrogation est donc toujours là.

– J'ai trouvé deux autres employés qui se font

actuellement traiter à la clinique Palmer.

– Qui ?

– Rosario Benoît et Roland Lévesque.

– Parlons du premier d’abord.

– C’était un dessinateur...

– Pourquoi dis-tu : c’était ?

– Parce qu’il est mort ce matin. Mais laisse-moi commencer par le commencement. C’était un expert dans le dessin des pièces du récupérateur du canon de 25 livres.

– De quoi souffrait-il ?

– De la vue. Il est allé à la clinique pour un examen d’abord. On a commencé à le traiter, mais ça n’allait pas bien. Il a aussitôt abandonné son travail et restait à la maison pendant le traitement.

– Sais-tu en quoi il consistait ?

– Je n’ai pas de précisions, mais je sais qu’on lui faisait des injections dans les bras. Au bout de quelques jours, il devint taciturne et malcommode.

– A-t-il été traité pendant longtemps ?

– À peine trois semaines.

– Ses yeux prenaient-ils du mieux ?

– Au contraire, il ne voyait presque plus clair.

Ce doit être pour cela qu'il s'est suicidé.

– Pas pendu toujours ?

– Non. Pendant l'absence de sa femme ce matin, il s'est tiré une balle dans la tête.

– Et tu es certain qu'il s'agit bien d'un suicide ?

– C'est le verdict du coroner et j'ai aussi eu l'opinion des constables qui ont fait les constatations d'usage.

– As-tu été plus chanceux avec Lévesque ?

– Celui-là du moins vit encore.

– Où est-il dans le moment ?

– À l'usine.

– Pourquoi a-t-il été traité ?

– Il l'est encore d'ailleurs. C'est pour une affection au cœur.

- Quel est son emploi ?
- Il est inspecteur pour le canon de 25 livres.
- A-t-il un bon moral celui-là au moins ?
- Pas meilleur que celui des autres.
- Tu ne trouves pas cela étrange, toi, ce changement qui s'opère chez les patients de la clinique aussitôt qu'ils commencent à se faire traiter ?

– Je suis d'accord avec toi. Mais tu pourras constater par toi-même, car Lévesque doit venir ici un peu après cinq heures trente cet après-midi.

Julien Durand réfléchit pendant quelques minutes, puis demanda à son ami Tremblay de faire l'impossible pour faire venir immédiatement ce Lévesque.

Pendant l'absence de son assistant, il ne cessait de penser à une idée qui lui était venue en entendant l'histoire de Rosario Benoît.

S'agissait-il réellement d'un suicide ?

N'était-ce pas plutôt la répétition du cas de Frigon ?

D'un autre côté si Benoît, qui était un excellent dessinateur, était sur le point de perdre la vue, il aurait bien pu se décourager et ne plus vouloir vivre.

L'entrevue avec Roland Lévesque jetterait probablement de la lumière là-dessus.

*

Un auto s'arrêta bientôt devant la résidence de l'inspecteur Durand.

– Voici mes hommes, se dit-il en lui-même. Cela n'a pas été bien long.

Mais Émile Tremblay entra seul avec un air consterné.

Tout de suite Julien Durand pressentit un contretemps.

– Mais où est ton homme ? demanda-t-il anxieusement à son assistant aussitôt qu'il pénétra dans la pièce.

– Disparu...

– Mais depuis quand ? Tu en avais entendu

parler cet avant-midi même ?

– Bien mieux que cela, je lui ai parlé au téléphone en sortant d'ici

– Raconte alors.

– Ce n'est pas compliqué. Comme je te le disais, je l'ai appelé pour lui demander s'il serait capable de se rendre ici, cet après-midi même.

– Qu'a-t-il répondu ?

– Il se faisait un plaisir de venir te rencontrer. Il a entendu parler de toi... Au fait tu deviens formidablement populaire à Montréal.

– Passons là-dessus.

– Il m'a donc dit qu'il m'attendait. De me rendre au Poste de Police de l'usine même, qu'il me rejoindrait là dans quelques minutes.

– L'as-tu vu au moins.. ?

– Non. J'ai attendu là pendant quelque temps, puis j'ai rappelé. On m'a répondu à son bureau qu'il était parti pour la ville depuis assez longtemps.

– Mais tu ne l'as pas vu passer ?

– Le plus étrange, c'est qu'il n'est sorti par aucune des barrières de la clôture qui entoure le plan.

– Ne me dis pas qu'il s'est évaporé ?

– J'ai vu le Chef des constables de l'usine. Nous avons cherché partout et il nous fut impossible de trouver Lévesque.

– Il ne manquait plus que cela.

– Tout le monde est en émoi là-bas.

– À l'heure actuelle, il est fort possible que nous ne puissions plus jamais parler à ton homme.

– Tu crois qu'il est mort ? Mais dans l'usine même, je trouve cela un peu fort.

– À quelle heure es-tu parti d'ici tout à l'heure ?

– Il devait être à peu près deux heures de l'après-midi.

– Tu as donc été absent une heure et demie ?

– C'est ça. Pourquoi.

– Je vais appeler à l'usine et le trouver ton

type. Mais je ne pense pas qu'il soit alors vivant.

Julien Durand se mit en communication avec le Chef des constables de l'usine et après s'être identifié demanda :

– Est-il indiscret, Chef, de vous demander si vous tenez un record des camions ou voitures qui entrent et sortent de l'usine ?

– Pas du tout. Nous faisons exactement ce que vous dites.

– Alors veuillez me dire si, en outre des camions de votre compagnie, il en est entré d'autres entre deux et trois heures cet après-midi même.

– Gardez la ligne un moment. Je vous réponds tout de suite... Il n'y en a eu qu'un.

– D'où venait-il ?

– C'était une erreur...

– Que voulez-vous dire ?

– Il s'agissait d'un camionneur privé qui se présenta avec une charge de rebus d'acier. Le chauffeur a prétendu avoir été envoyé chez nous

pour faire cette livraison. Mais il est revenu à la barrière 40 minutes plus tard en disant qu'il s'était trompé d'usine.

– Cela ne vous a pas paru étrange ?

– Il arrive de temps à autres des erreurs de ce genre. Le chauffeur s'est informé dans différents départements et c'est lui-même qui a réalisé à un moment donné qu'il était dans le mauvais endroit. Il a téléphoné à son patron du Poste de Police même et c'est là qu'il a réalisé qu'il s'était adressé à la mauvaise compagnie.

– Avez-vous la description du camion, ainsi que le numéro du permis ?

– Je m'en souviens très bien, car je l'ai vu moi-même. C'est un camion Chevrolet de deux tonnes, avec dompeuse, modèle 1939 ou 40.

– Et le numéro de permis ?

– L-3331.

– Merci, Chef.

Immédiatement après, l'Inspecteur Durand se mit en communication avec les ponts qui permettent de sortir de l'île.

Au bout de quelques minutes il apprenait que le camion en question avait traversé le pont Victoria entre trois heures et 3.30 hrs, p.m.

Un peu plus tard on lui rapporta que le camion avait été trouvé abandonné sur la route de Laprairie.

Il demanda au constable de la circulation, qui venait de lui faire ce rapport, de vérifier si la charge de scrap était toujours là.

Elle y était et au milieu, il y avait le cadavre d'un homme, dont la description correspondait exactement avec celle de Roland Lévesque.

Encore une fois l'Inspecteur Durand avait été devancé.

Il fallait admettre maintenant qu'il ne pouvait s'agir que d'un meurtre.

Il en était probablement ainsi pour le cas de Rosario Benoît et même de Frigon.

Mais d'un autre côté quelle organisation formidable !

Aller chercher un homme jusque dans l'usine.

III

Cauchemar

Le téléphone sonna et l'Inspecteur parla quelques minutes avec le Directeur de la Sûreté.

– Tu ne peux deviner ce dont il s'agit, Émile, dit-il à son ami après avoir raccroché...

– Je sais que tu parlais au Chef et que tu attends maintenant quelqu'un ici. J'espère que cela ne nous dérangera pas dans notre travail.

– Sois sans crainte, le type que j'attends, c'est Omer Frigon, le frère d'Arsène.

– J'ai cru comprendre qu'il était devenu fou...

– On l'a en effet ramassé sur la rue, où il courait, les yeux hagards, en proférant des paroles intelligibles.

– On ne sait pas quoi ?

– Il s'en vient avec le sergent Pellerin....

Julien Durand n'avait pas fini sa phrase qu'il entendit comme un bruit de lutte dans l'escalier.

Bientôt sa porte s'ouvrait pour donner passage au sergent Pellerin, puis à deux constables qui avaient toutes les misères au monde à maîtriser un jeune homme qui gesticulait en prononçant des paroles incohérentes.

– Vous savez de quoi il s'agit, Inspecteur ? demanda le sergent.

– Je n'ai pas beaucoup de détails. C'est un nommé Omer Frigon qui est avec vous, n'est-ce pas ?

– Oui. Le frère d'un type qui s'est pendu ce matin ou la nuit dernière.

– Il restait avec son frère, si je ne me trompe.

– C'est bien ça. C'est même lui qui a découvert le cadavre du pendu ce matin.

– Il en est devenu fou, d'après ce que je vois.

– Pas tout de suite. Voici d'ailleurs les informations que nous possédons sur son cas. Il

avait travaillé toute la nuit à la même usine que son frère Arsène. En revenant, il l'a trouvé pendu et a averti la police. On l'a questionné, puis le cadavre a été transporté à la Morgue.

– Omer n'a pas été détenu à la Sûreté ?

– Non, on l'y a fait descendre pour le questionner comme je vous disais tout à l'heure, puis on est venu le reconduire chez lui. D'après sa maîtresse de pension, il est sorti aussitôt après pour revenir au bout d'une heure et se mettre au lit.

– Comment sait-elle qu'il se couchait ?

– Il le lui a dit en lui recommandant de l'éveiller pour quatre heures cet après-midi. Il prétendait qu'il n'entendrait peut-être pas son cadran, vu qu'il était malade et bien fatigué.

– L'a-t-elle éveillé à 4 heures ?

Elle a d'abord frappé à la porte de sa chambre, mais il ne répondait pas. Elle est alors entrée pour le secouer. Mais quand elle parvint enfin à le tirer de son sommeil, il s'est levé brusquement et s'est mis à crier.

– Mais ce n'est pas là que vous l'avez trouvé ?

– Non. Il est parti en courant, sans chapeau, a pris la rue et a continué à courir en criant des paroles inintelligibles.

Le sergent est alors interrompu dans son récit, par le jeune homme qui crie maintenant à tue-tête :

– Elle est là ! La voyez-vous ! Oh ! je veux m'en aller, je veux lui échapper.

Il devenait maintenant plus violent que jamais et se tortillait comme un démon dans l'eau bénite.

Il fallut même qu'Émile Tremblay prêta main-forte aux deux constables et au sergent qui était allé au secours de ses hommes.

L'Inspecteur Durand qui avait écouté les paroles de Frigon et contemplé la scène en silence, tenta de l'interrompre pour demander :

– Écoutez, Frigon, de quoi avez-vous donc peur de la sorte ?

Mais l'autre ne paraissait pas entendre et continuait :

– Je la vois. Mais vous êtes donc tous aveugles. C’est épouvantable. Je crois que je vais mourir...

– Mais que voyez-vous comme ça ?

– Elle approche. Regardez, regardez...

L’Inspecteur changea alors de tactique :

– Bien sûr que je la vois, Frigon, mais elle ne me fait pas peur.

– Comment, vous n’avez pas peur, vous ? Oh ! comme vous êtes chanceux !

– Vous devez être un peu fatigué. C’est l’énervement qui vous fait voir des choses...

– Ce n’est pas la première fois, moi. Mais aujourd’hui elle me suit partout...

– Voulez-vous que je l’envoie ?

– Vous ne serez pas capable...

– Je vais tirer dessus et la tuer..

Le jeune homme éclata d’un rire désespéré :

– Vous savez bien, monsieur, qu’on ne tue pas les morts.

Les policiers se regardèrent. Ils venaient de comprendre que Frigon devait penser à son frère. Il avait probablement été tellement énervé et impressionné par le spectacle qu'il avait contemplé en entrant chez lui le matin même, que le tableau macabre le hantait maintenant.

Mais Julien Durand voulait tenter encore un effort.

– C'est votre frère que vous voyez, n'est-ce pas ?

– Bien non. C'est elle. C'est toujours la même...

– Il n'y a rien à faire, il est complètement fou, dit enfin l'Inspecteur, découragé. Ramenez-le, sergent.

Comme les deux constables tentaient de diriger leur homme vers la porte, celui-ci se mit à crier plus fort qu'auparavant :

– La tête de Mort ! La tête de Mort !

– Ramenez-le, ordonna l'Inspecteur.

Puis à Omer Frigon :

– Y a-t-il longtemps que vous la voyez ainsi cette tête ?

L'autre paraissait revenir à lui. Non pas qu'il ne cessait d'avoir peur, mais il semblait être plus en état de soutenir une conversation qu'auparavant.

– Elle me suit la tête de mort, depuis des nuits et des nuits.

– Comment cela a-t-il commencé ? Voulez-vous me le dire.

Julien Durand qui connaissait son affaire, parlait maintenant avec une grande douceur et cela avait l'air d'avoir un effet calmant sur le malade.

– C'est quand j'ai tombé malade...

– Y a-t-il longtemps de cela ?

Frigon parut faire un effort de mémoire, puis dit :

– Il y a quinze jours. Mon frère aussi la voyait. Ah ! comme c'est terrible... !

– Votre frère Arsène, dites-vous ?

– Oui. Mais lui c'était bien pire. Il n'en dormait plus depuis des mois.

Émile Tremblay s'approcha de son ami pour lui dire en aparté :

– Faut-il penser que c'est pour cela qu'Arsène Frigon était si triste, ainsi que les deux autres, Benoît et Lévesque...

– Tu as quelque chose là. Mais j'y pense. Attends un peu.

Se tournant de nouveau vers le jeune Frigon, Julien Durand demanda :

– Où vous faisiez-vous traiter, lorsque vous êtes tombé malade ?

– À la clinique Palmer, comme mon frère. Nous avons une assurance conjointe pour la maladie...

– Et c'est là que vous êtes allé, n'est-ce pas, ce matin, à votre retour de la Sûreté ?

– Oui. J'étais plus malade et j'ai été recevoir mon traitement. Mais je n'irai plus. Chaque fois c'est la même chose. Je préfère mourir comme mon frère. Je ne suis plus capable de vivre.

– Quelle sorte de traitement vous donne-t-on là ?

– Des piqûres qui me font dormir...

– Longtemps ?

– Pas bien longtemps, mais c'est effroyable. Dès que je m'endors, je vois la fameuse tête de mort. Elle reste là devant moi et me parle.

– Vous rappelez-vous de quoi ?

– Pas beaucoup. Mais c'est toujours de l'usine, des canons et des parties de canon.

– Vous rappelez-vous de quelques questions ?

– Non. Je ne suis pas capable. Oh ! comme ma tête me fait mal !

Puis comme s'il avait donné un effort trop considérable, le jeune homme s'écrasa sur le plancher.

On fit venir aussitôt un médecin de la police et finalement on transporta le jeune homme à l'hôpital Saint-Luc, où il fut confié à un constable jour et nuit.

Dès qu'il fut de nouveau seul avec son assistant, l'Inspecteur Durand le chargea d'un message important.

IV

Le docteur Palmer

À huit heures Peggy Minto et Émile Tremblay se présentaient chez Julien Durand.

– Que je suis content de vous voir, mademoiselle ! s'exclama l'Inspecteur en les apercevant.

– Mais pourquoi, Inspecteur ? Vous n'aviez d'ailleurs pas besoin d'envoyer monsieur Tremblay au devant de moi, reprit la jeune fille.

– J'ai tellement regretté de vous avoir envoyé à la clinique, que je ne vivais plus. J'ai tenté de vous atteindre sur la fin de l'après-midi, mais sans succès.

– Pourquoi, je vous en prie ?

– Pour vous dire de ne pas aller là.

– Je ne vois pas qu'il y ait sujet de craintes...

Naturellement elle n'était pas au courant de la scène de l'après-midi où le jeune Omer Frigon était le principal acteur.

– Vous y êtes donc allée ?

– Je n'ai pas eu le temps avant le souper, car mon patron m'a retenu au bureau pour un travail pressant.

– C'est donc pour cela que je ne vous ai pas rejoint chez vous, ainsi qu'à la clinique où j'ai téléphoné.

– Je suis sorti de l'usine vers sept heures et me suis dirigée immédiatement vers la clinique.

– Ne me dites pas que vous n'avez pas soupé ?

– J'ai même très bien soupé en compagnie de monsieur Tremblay. Vous l'aviez donc chargé de veiller sur moi ?

– Cela ne vous a pas fâchée ?

– Pas du tout.

– Voulez-vous m'excuser, mademoiselle, j'ai un message à confier à mon ami Tremblay.

La jeune fille se retira dans la pièce voisine et

L'Inspecteur dit à Émile Tremblay :

– Tu vas te rendre à la Clinique immédiatement et faire l'impossible pour me ramener ici le docteur en chef.

– Le docteur Palmer, tu veux dire ?

– S'il est le premier.

– Penses-tu qu'il est là actuellement ?

– S'il n'y est pas. Trouve-le. Je veux le voir dès ce soir.

– As-tu des soupçons sur lui ?

– Je ne sais pas encore : nous verrons.

Émile Tremblay comprit que son ami ne voulait pas parler tout de suite et il sortit pour accomplir sa mission.

Peggy Minto revint alors trouver l'Inspecteur.

– Comme ça vous êtes allée à la Clinique ?

– Comme vous me l'aviez demandé.

– Quel docteur avez-vous vu ?

Le docteur Palmer lui-même. Je crois que les autres étaient tous occupés ou partis.

– Racontez moi l’entrevue du commencement à la fin.

– J’ai déclaré que j’avais une mauvaise digestion. Le docteur m’a posé plusieurs questions se rattachant à mon malaise. Heureusement que je m’étais bien préparée.

– Il vous a fait une injection, je suppose ?

– Non. Il m’a simplement remis une poudre blanche avec instructions d’en mêler une cuillerée à café dans la moitié d’un verre d’eau et de boire cela après chaque repas, aussi longtemps que je ressentirai mes malaises.

– Avez-vous cette poudre avec vous ?

La voici. Gardez la bouteille si vous voulez, car, ajouta-t-elle avec un sourire, ma digestion est excellente.

L’Inspecteur prit la petite bouteille.

Il n’y avait pas le nom du médicament. Tout juste une étiquette comme en utilisent les médecins sur les remèdes qu’ils donnent eux-mêmes à leurs patients.

Il versa un peu de poudre dans sa main et la

goûta.

– Ça m’a bien l’air d’une poudre digestive quelconque, dit-il.

– Je n’en serais pas surprise, ajouta-t-elle, car j’étais supposée souffrir de mauvaise digestion.

Pour plus de certitude l’Inspecteur demanda à la jeune fille de passer dans la cuisine chercher un verre et de l’eau.

Il mesura la dose prescrite, mêla la poudre avec l’eau et l’ingurgita.

Au moment où il buvait, il avait été pris d’une espèce de peur et était resté sérieux pendant quelques minutes après.

C’est la jeune fille qui brisa la tension qui semblait régner dans la pièce.

– Votre digestion est-elle meilleure, maintenant, Inspecteur ?

Il sourit alors et convint :

– Cela va beaucoup m’aider. J’ai en effet une bonne digestion, mais je suppose que le médicament va prévenir des troubles futurs.

En lui-même il pensait qu'il était maintenant sur une fausse piste.

Pourtant les hallucinations d'Omer Frigon avaient dû être partagées par certains autres clients de la clinique.

*

La clinique Palmer était installée dans une construction en forme de T, à deux étages.

On entrait par le milieu de la barre qui couronne le T.

Là c'étaient les salles d'attente et les bureaux de l'administration. Après, de chaque côté, les salles de consultations. Enfin l'autre partie abritait les salles de pansements et d'opérations.

Le deuxième étage était divisé en chambres pour les patients sous observation et les opérés.

Rompu au métier, le détective Tremblay avait téléphoné au préalable pour savoir si le Docteur Palmer était là.

Il avait donné le nom d'un employé d'usine qu'il savait se faire traiter là.

Il arrivait donc à coup sûr.

Le personnel était en partie absent quand il se présenta.

Il n'y avait qu'une garde-malade au bureau de réception.

– Vous désirez, monsieur ?

– Je veux voir le Docteur Palmer.

– Un moment, je vais m'informer s'il est ici.

Elle téléphona à deux ou trois endroits et demanda au visiteur d'attendre.

Un personnage se présenta bientôt, tout vêtu de blanc.

Il se dirigea vers le détective et demanda :

– Vous êtes monsieur Tremblay et désirez voir le Dr Palmer, si je ne me trompe ?

– C'est bien ça, Dr Palmer. Excusez-moi si je viens vous déranger à cette heure-ci. Je désirerais avoir un entretien privé avec vous.

– Je ne suis pas le Dr Palmer. Il n'est malheureusement pas ici ce soir. Je suis le Docteur Chantre. Si je puis vous être utile, veuillez passer à mon bureau.

Sans dire un mot, Émile Tremblay suivit le Dr Chantre.

Lorsque l'autre lui eut indiqué un fauteuil et se fut assis derrière un pupitre, il dit :

– C'est le docteur Palmer que je veux voir.

– Puisque je vous ai dit qu'il n'est pas à la clinique, ce soir.

– C'est faux. Je sais qu'il était ici il y a à peine quinze minutes. Je suis le détective Émile Tremblay de la Sûreté Municipale ; voyez mes créances.

Et ce disant, il lui exhiba son portefeuille où se trouvaient ses cartes d'identification.

Le Dr Chantre regarda les cartes, puis le détective.

Il réfléchit quelques instants avant de répondre et on aurait dit que son sourire mielleux n'indiquait rien de bon, quand il reprit :

– Si réellement vous avez à voir le Dr Palmer, je puis vous annoncer. Il est en train de pratiquer une opération très délicate et il ne voulait pas qu'on le dérangeât. Dans votre cas cependant, je crois bien que je puis me permettre...

– Arrangez-vous pour le faire prévenir aussitôt qu'il aura fini. J'attendrai si vous me le permettez.

– Alors vous allez m'excuser. J'ai plusieurs patients qui m'attendent. Il y a des journaux. Distrayez-vous en attendant. Je vous promets de voir le Dr Palmer pour vous dès qu'il sera libre.

– Merci, Docteur.

Le détective Tremblay trouvait bien étrange la conduite du Dr Chantre. Il était bien possible que le Docteur Palmer fut à opérer, mais il aurait bien pu le dire tout de suite.

Pourquoi ces tergiversations ?

Il attendit donc patiemment.

C'était le grand calme dans le bureau. On aurait dit qu'il n'y avait plus personne dans l'immeuble.

Mais il se dit aussitôt que les murs devaient être à l'épreuve du bruit. Ce n'était que naturel dans un hôpital.

Soudain la lumière du bureau s'éteignit.

Il se leva d'un bond pour se diriger vers la porte de sortie.

Mais une voix se fit entendre, dans cette direction, qui disait :

– Veuillez m'excuser, monsieur. Je pensais qu'il n'y avait personne dans le bureau du Dr Chantre et j'ai fermé.

Les pas s'approchaient.

Le nouveau venu voulait probablement faire la lumière du dedans et il devait chercher le commutateur.

Le détective perçut plutôt qu'il n'entendit un souffle court, comme celui d'une personne qui fait un effort...

L'explication ne se fit pas attendre.

Ce fut comme une locomotive qui lui tombait sur la tête.

Il n'eut même pas la force de lever le bras. Il sentit le plancher monter, puis il se mit à tourner, se confondant avec le plafond.

Puis ce fut le vide absolu.

Quand il s'éveilla, il fut tout surpris de se trouver seul, dans une pièce qui paraissait être toute en ciment.

Il se frotta le mieux qu'il put et alors les idées commencèrent à lui revenir.

Il se rappela d'avoir attendu dans le bureau du Dr Chantre, de l'obscurité subite, des pas et l'attaque.

Mais où était-il maintenant ?

Probablement dans la cave de la clinique.

Heureusement qu'il avait une petite lumière de poche. Elle était juste la grosseur d'une plume fontaine, mais c'était toujours bien mieux que rien.

Il fit donc le tour de sa prison, car c'en était réellement une.

Il avait été descendu par une trappe percée

dans le plafond.

Comme fenêtre un seul soupirail, trop haut pour être atteint. Et en plus il y avait des barreaux qui paraissaient très solides.

Cherchant à ne pas s'énerver, il entreprit de faire le tour de la pièce une autre fois.

C'est alors qu'il découvrit un petit tuyau qui longeait le mur de haut en bas, non loin du soupirail.

C'était sa seule chance de salut.

Quoique passablement pesant, il était cependant bien entraîné aux exercices physiques.

À la troisième reprise, il réussit à monter jusqu'à la hauteur du soupirail.

Restait à savoir si les barreaux étaient bien solides.

Pour s'en assurer il se tint solidement à son tuyau avec une main et ses pieds et de l'autre, bras étendu, il s'agrippa au barreau du milieu. Puis il se laissa pendre de toute sa pesanteur.

Mais le barreau céda aussitôt et le détective se

retrouva encore une fois sur le plancher.

Sa lumière cependant lui révéla que l'ouverture dans le soupirail était maintenant assez grande pour lui permettre de passer.

Après de grands efforts il réussit encore à atteindre le soupirail en se hissant après le tuyau.

Mais là il s'agissait de passer dans l'ouverture. Il ne pouvait se fier aux autres barreaux pour se soutenir. Ils ne valaient probablement pas mieux que les autres.

Enfin il fut dehors. Comme c'était bon de pouvoir reposer sur le sol en toute sécurité !

Il faisait maintenant nuit complète et sa mission n'était pas encore accomplie.

Ne voulant pas admettre une défaite auprès de son ami Durand, il ne téléphona pas immédiatement, mais entreprit de faire le tour de la bâtisse.

Actuellement il se trouvait à l'extrémité de l'aile principale.

Il y avait plusieurs lumières au deuxième, mais aucune en bas.

Après avoir essayé plusieurs fenêtres, il en trouva enfin une qui n'était pas barrée de l'intérieur.

Sa lumière électrique dans les dents, il se hissa jusque-là et sauta à l'intérieur.

Quelques noms de médecins sur les portes qui donnaient dans ce couloir lui démontrèrent qu'il se trouvait dans l'aile réservée aux bureaux de consultations.

Il trouva vite la porte du Dr Palmer.

Elle n'était pas barrée et il put entrer facilement.

Personne. Aucun bruit.

Soudain le rayon lumineux découvrit une forme affaissée sur un pupitre. On aurait dit que l'homme dormait. Assis dans une chaise à pivot, ses bras étaient croisés sur le dessus du pupitre et sa tête était appuyée dessus.

Il alluma la lumière de table après avoir refermé la porte.

C'est alors qu'il vit le filet de sang qui coulait de la tempe du Docteur.

Il devait être mort depuis quelques heures, car il était déjà froid.

Ainsi la raison pour laquelle le Dr Palmer ne pouvait le recevoir, la raison pour laquelle on l'avait assommé et jeté dans un caveau où on était certain qu'il ne sortirait pas, c'était le meurtre du même docteur.

Émile Tremblay examina soigneusement toute la pièce.

À première vue il réalisait qu'il n'y avait pas eu lutte, car rien n'était dérangé.

Le revolver n'y était pas. Alors aucune apparence de suicide.

Après une bonne demie-heure de recherches minutieuses, le détective trouva sur le tapis, auprès de la porte un petit amas de poudre jaune.

Il ne l'avait pas vue au premier abord, car elle était pratiquement de la même couleur que le tapis.

D'un autre côté ce n'est pas tous les jours qu'on voit une poudre de cette couleur.

Après avoir déchiré une feuille de papier sur

un bloc-notes, il recueillit autant qu'il put de la poudre étrange.

Ne voyant plus rien à faire là et surtout désireux de quitter la place avant que son agresseur ne découvrit son évasion de la cave, il sortit par le même chemin qui lui avait permis d'entrer.

V

Le cadavre vivant

Il va sans dire que l'Inspecteur Durand fut agréablement surpris de voir enfin arriver son ami.

– Tu veillais encore ? demanda celui-ci.

– Je le crois. Tu sais bien que je t'attendais. J'ai téléphoné à la Sûreté, chez toi, à la clinique, mais tu n'étais nulle part.

– Je suis ici, tu le vois bien.

– Raconte-moi au plus vite ce qui t'es arrivé.

Le détective fit le récit complet des aventures qu'il avait vécues dans cette soirée mémorable.

Arrivé à l'article de la poudre, l'Inspecteur fut très intéressé.

Il n'attendit même pas la fin du récit pour

réveiller le médecin en charge du laboratoire médico-légal et lui demander d'analyser ce qu'il lui envoyait par un constable.

En attendant les deux hommes discutèrent de l'attitude à prendre dans les circonstances.

– Faudrait-il appeler chez le Dr Palmer ? demanda Tremblay.

– Nous allons peut-être alarmer sa famille trop vite.

– Mais tout d'un coup ce ne serait pas lui. Je ne le connais pas de vue. Qui sait si je ne me suis pas trompé. Je n'avais pas pensé à cela, là-bas, mais maintenant que je suis plus à l'aise pour réfléchir, je trouve que j'ai été pas mal vite.

– Nous allons téléphoner chez lui d'abord, convint l'Inspecteur.

Mais le détective Durand ne trouva pas d'autre adresse dans l'annuaire du téléphone que celle de la clinique.

Il était donc évident que le Docteur demeurait là.

– Il n'y a pas de doute pour moi maintenant,

dit l'Inspecteur, le Dr Palmer est certainement le mort que tu as vu dans son bureau.

– Je suis bien de ton avis. Prévenons-nous la Police ?

– Il faut toujours penser que nous ne travaillons pas sur cette affaire à titre officiel, pas même officieux.

– On ne peut toujours bien pas laisser l'affaire là...

– C'est bien vrai.

– Alors il nous faut trouver une histoire pour expliquer ta découverte.

– Téléphoner à la Sûreté. Ça ce serait une farce pour nous.

– Je seconde...

– Mais j'y pense. Il faudrait bien que tu assistes à la descente pour observer ce qui va se passer.

– C'est vrai.

– Je l'ai. Je vais appeler moi-même et dire que c'est un inconnu qui m'a prévenu de la

découverte du cadavre. Ainsi je suggérerai de t'envoyer avec l'escouade des homicides.

*

Il était quatre heures du matin quand les trois détectives sonnèrent à la cloche de nuit de la clinique.

Après s'être identifiés ils demandèrent pour voir le Docteur Palmer au portier.

Celui-ci tout en répondant aux questions du détective Tremblay qui avait été choisi comme porte-parole du groupe, le regardait d'une curieuse façon.

De son côté Tremblay ne perdait rien du manège et se demandait s'il avait devant lui l'auteur de sa bosse sur la tête.

– Le docteur est certainement au lit à cette heure-ci, répondit le portier de nuit. Je peux vous faire voir son assistant, le Docteur Chantre, qui était encore ici il y a quelques minutes.

Le détective Tremblay prit alors la résolution d'en finir au plus vite avec l'affaire et de ne pas y aller par quatre chemins.

– Dites au docteur Chantre de venir nous rejoindre dans le bureau du Docteur Palmer, dit-il.

– Mais vous ne pouvez aller là seuls, messieurs. Vous allez attirer sur moi la colère de mes supérieurs.

– Allez et ne vous occupez pas de cela...

L'autre partit, mais il n'avait pas l'air bien content.

Les détectives conduits par Émile Tremblay, trouvèrent facilement la porte où le nom du docteur Palmer se lisait.

Ils pénétrèrent dans le bureau en même temps qu'y arrivait le Dr Chantre.

Celui-ci ne paraissait pas de bonne humeur.

– Même si vous êtes de la Police, messieurs, je ne comprends pas que vous vous soyez permis de forcer la porte du Dr Palmer, sans avoir exhibé un mandat de perquisition à quelqu'un en charge ici.

– Voici le mandat, lui répondit Émile Tremblay en lui montrant le document.

Mais ils étaient maintenant à l'intérieur du bureau et il n'y avait plus personne sur la chaise, pas même la moindre petite tache de sang sur le pupitre.

Les policiers se regardaient à la dérobée pendant que le Docteur Chantre poursuivait :

– Je suppose que vous avez trouvé le temps trop long, hier soir, monsieur Tremblay. Quand je suis revenu à mon bureau en compagnie du Dr Palmer, vous n'y étiez plus.

Le regardant bien en face, le détective répondit :

– J'étais pressé et n'ai pu vous attendre plus longtemps.

– Je suis désolé.

– Ça ne fait rien. Veuillez éveiller le Docteur Palmer et le faire descendre ici.

– Je regrette. Quand il a vu que vous n'étiez plus dans mon bureau, il a aussitôt quitté

Montréal pour Québec où il était attendu pour cet après-midi.

– Malgré tout, maintenant que vous avez vu le mandat, nous allons faire le tour de la clinique.

– Vous n’avez pas peur de vous attirer des désagréments ?

– Pas du tout.

– Il y a cependant ici des malades qui ont besoin de la plus grande quiétude.

– Nous ne ferons pas de bruit.

– Vous êtes les plus forts. Allez.

– Merci pour votre bienveillance.

– Cela ne m’empêchera pas de faire rapport au Dr Palmer, aussitôt qu’il reviendra de Québec.

– S’il ne trouve pas votre rapport suffisant, vous lui direz de passer par les bureaux de la Sûreté Municipale, nous le renseignerons complètement sur les motifs de notre visite.

La clinique fut visitée de fond en comble, sans rien révéler de la présence du docteur Palmer.

Les deux hommes de l'escouade des homicides commençaient à regarder le détective Tremblay avec des yeux moqueurs.

Il pensait à la réception qu'on lui ferait à la Sûreté lors de sa première apparition.

Il pensait surtout à ce qu'on dirait de son grand ami Julien Durand.

Sa promotion et le traitement de faveur dont il jouissait lui avaient fait quelques jaloux et c'est bien certain qu'on en profiterait pour essayer de lui nuire auprès du Chef.

Comme il n'y avait plus moyen de prolonger la visite à cet endroit, les trois hommes prirent congé du Docteur Chantre et sortirent.

Une fois sur la rue, un des hommes de l'escouade des homicides, dit au détective Tremblay tout crûment :

– Votre ami Durand en est arrivé à prendre des vessies pour des lanternes.

– Vous êtes peut-être jaloux de lui...

– Quand même il aurait été chanceux dans une couple d'affaires, ça ne veut pas dire qu'il est un

Sherlock Holmes.

– Vous essayerez de résoudre les cas qu'on lui passe alors....

Puis pour éviter une plus longue discussion, il salua ses deux confrères et prit une autre direction.

Son premier pas fut pour trouver un téléphone public dans un établissement ouvert toute la nuit et de faire rapport à l'Inspecteur Durand.

– Et le Dr Chantre était encore là ? demanda Durand, après avoir échangé quelques phrases.

– Oui. Mais pas la moindre trace du Dr Palmer.

– C'est que le cadavre a été caché, mais il ne doit pas être loin.

– Nous avons pourtant visité la clinique jusque dans les coins noirs.

– Y a-t-il des garages là ?

– Tu me fais penser. Je n'ai même pas regardé.

– Le Dr Palmer devait avoir une voiture et puisqu'il demeurait à la clinique même, il devait

la remettre dans les alentours.

– Je vais retourner et te rappellerai à ce sujet dans quelques minutes.

– Tâche de te trouver un téléphone public dans les alentours de la clinique, car j'ai l'impression qu'il va se passer encore quelque chose avant longtemps.

– Tu voudrais que je continue la surveillance de l'extérieur ?

– Justement.

– Rien d'autre pour le moment ?

– Surveille principalement le Dr Chantre. S'il sort, il ne faut pas que tu le perdes de vue.

– Tu serais mieux de m'envoyer une machine de la Sûreté alors.

– Je préfère que tu prennes un taxi. Laissons la Sûreté en dehors de cela pour le moment.

– Parfaitement. C'est tout... ?

– Es-tu intéressé à savoir quelque chose concernant la poudre jaune que tu m'as apportée ?

– Tu as donc le rapport déjà ?

– Oui. C'est une affaire extraordinaire. Tiens-toi bien.

– Vite, dis-moi, je meurs de curiosité.

– C'est un genre d'hypnotique découvert par un savant allemand il y a quelques années.

– Nous avons certainement affaire à des espions alors.

– C'est plus que probable, car on ne peut se procurer cette poudre ici. Elle n'a jamais été sur le marché même.

– Pourquoi ? Elle pourrait probablement rendre des services immenses dans nombre de cas.

– Elle n'est pas encore assez perfectionnée. Une fois injectée à une personne, le sommeil hypnotique survient immédiatement et on n'a plus qu'à questionner, mais elle a aussi un très grave inconvénient.

– Lequel ?

– Elle rend presque fou ceux sur qui on en fait usage. De toute façon elle procure des hallucinations terribles.

– Alors ça voudrait dire que les médecins de la clinique en ont administré à Arsène Frigon et l'ont ensuite fait parler sur les secrets militaires qu'on l'accusait d'avoir divulgués ?

– C'est cela certainement. La même chose pour son frère, Omer. C'est de là que vient sa peur de la Tête de Mort.

– Nous en avons donc assez pour mettre la Police Montée au courant.

– Il y a un autre point dans cette affaire cependant.

– Lequel ?

– Tu as trouvé cette poudre dans le bureau du Dr Palmer, mais il était mort aussi. Est-ce que toute la clinique utilisait la poudre ? Autrement dit, est-ce que tout le personnel était au courant ou bien était-elle utilisée par un seul des médecins à l'insu des autres. Il vaudrait peut-être mieux approfondir avant de parler.

– Tu ne me dis pas tout là, Julien. Je vois que tu as une théorie là-dessus.

– C'est vrai, mais je vais te la confier immédiatement. Je crois que le Dr Palmer a été tué parce qu'il a trouvé cette poudre dans sa clinique.

– Cela a bien du bon sens !

– Dans ce cas le meurtrier serait en même temps l'espion.

– Mais le meurtrier ne peut être autre que le Dr Chantre, car il nous a affirmé que le Dr Palmer était en route pour Québec, quand ce dernier est mort.

– N'aurait-il pas pu apprendre cela d'un autre, d'un médecin ou d'un employé ?

– C'est vrai. Mais pourtant c'est dans son bureau que j'ai été assommé...

– Je suis bien d'accord avec toi pour soupçonner sérieusement Chantre, mais nous n'avons pas de preuves encore. Quant à moi cependant je pourrais presque jurer que le cadavre se trouve dans son auto et qu'il se

prépare à le transporter ailleurs.

– Je retourne à la clinique alors et t’avisera de tout développement.

– Parfait. Bonne chance.

VI

L'étrange salle d'opération

Il n'y avait pas de garage privé, ni public dans les environs de la clinique.

Émile Tremblay, se fiant aux déductions de son ami, avisa un téléphone non loin de là et appela tous les garages publics dans un rayon de dix rues de cet endroit.

Mais toujours on lui répondait qu'il n'y avait pas d'auto remisé au nom du Dr Chantre.

À huit heures du matin, rien n'avait encore bougé et le détective Tremblay baillait plus fort que jamais.

Durand se tromperait-il ?

Il se demandait si lui-même n'avait pas rêvé avec son histoire de mort dans le bureau du Docteur Palmer.

Tout à coup comme il s'épongeait le front avec son mouchoir, il rencontra sur sa tête la bosse qui lui avait été faite dans le bureau du Dr Chantre et cela chassa immédiatement tous ses doutes.

Il n'y avait pas d'erreur on lui avait infligé ce traitement parce qu'il était à la recherche du Dr Palmer.

Et le Dr Palmer n'était pas visible, cela se concevait.

*

En contournant l'édifice pour la centième fois peut-être, le détective Tremblay remarqua des traces de pneus d'auto sur le sable.

Chose curieuse les traces allaient jusqu'au solage de l'édifice et il n'y avait pas de porte.

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

Ce n'était pourtant pas la première chose étrange qu'il remarquait dans cette construction.

Après avoir examiné le mur de l'édifice à l'endroit où se terminaient les pistes, il crut constater qu'un panneau était coupé qui pouvait donner passage à une machine.

Aussitôt il téléphona à Julien Durand pour lui demander conseil.

– Je comprends maintenant, dit celui-ci. Appelle deux hommes de la Sûreté que tu connais et poste-les là, pendant que tu iras t'informer à la réceptionniste de jour où le Dr Chantre remise son auto.

– Tu crois qu'il y a quelque chose dans le mur ?

– Mais c'est l'auto, voyons donc ! Et dedans tu trouveras le cadavre du Dr Palmer.

– Informe-toi en même temps où se trouve la salle où Chantre fait ses opérations ou donne ses traitements, car je comprends que le bureau que tu as vu ne sert que pour les consultations.

– Je ne sais pas si les médecins ont chacun leur salle privée pour les traitements et les opérations.

- J'en suis assuré moi. Cela ne peut être autrement.
- Très bien. Est-ce que je te téléphonerai à ce sujet ?
- Non arrête le Dr Chantre aussitôt que tu auras trouvé la victime dans son auto et emmène-le à la Sûreté. De là tu enverras un char me chercher avec deux bons hommes pour me descendre.
- Tu veux prendre une petite revanche sur les types qui ont fait des réflexions désagréables sur ton compte la nuit dernière ?
- J'ai bien le droit, n'est-ce pas ? N'oublie pas d'examiner soigneusement l'auto et la salle qui se trouve au-dessus.
- Pour trouver quoi... ?
- Je veux te laisser le plaisir de constater par toi-même. Regarde bien cependant.
- Je n'y manquerai pas.

En effet il s'agissait bien du garage du Dr Chantre.

Mais il ne voulait pas ouvrir, car on n'avait pas de mandat cette fois et il serait bien difficile d'en faire émettre un autre après le désappointement de la veille.

Cependant Émile Tremblay avait confiance en son ami.

Il se faufila dans la clinique et après des tours de forces inouïs pour ne pas se laisser apercevoir, il parvint à la salle de traitements du Dr Chantre.

Il attendit que ce dernier soit appelé pour une opération grave qu'en l'absence du Dr Palmer, il allait pratiquer lui-même avec un assistant, pour entrer dans la salle à traitements et barrer la porte derrière lui.

Il y avait de nombreux fils qui passaient à travers le plancher et semblaient descendre à la cave.

Il y avait également une trappe assez grande pour livrer passage à un homme.

Après avoir pesé sur une bonne centaine de boutons qui tous mettaient quelque machine en mouvement, il en trouva un qui faisait mouvoir la trappe.

En dessous il y avait une voiture automobile.

Dans la voiture il y avait un cadavre et c'était bien le même que celui de la nuit dernière.

Il appela donc ses deux confrères qu'il avait laissé en faction au dehors.

Il n'y avait plus de précautions à prendre.

Il plaça un homme à la porte de la salle d'opération où se trouvait le Dr Chantre et laissa l'autre dans le garage sous-terrain.

Pendant ce temps-là il téléphonait à la Sûreté pour déclarer qu'il avait retrouvé son cadavre de la veille.

Cette fois les hommes de l'escouade des homicides ne riaient plus.

Par téléphone ils vérifièrent avec Québec que le char appartenait au Dr Chantre.

Après les premières constatations, le cadavre

fut chargé à bord du fourgon de la morgue.

Le Dr Chantre fut immédiatement dirigé vers le bureau du Directeur de la Sûreté.

L'auto aussi fut traîné au garage municipal, mais non sans que le détective Tremblay ne l'eut examiné à son aise et ait obtenu la permission d'y enlever quelques accessoires étranges.

Il fit part au Chef du désir de l'Inspecteur Durand d'assister à l'entretien avec Chantre et celui-là accéda aussitôt à sa requête.

Naturellement c'est Tremblay et un autre qui allèrent au devant du détective sans jambes.

En chemin Émile Tremblay expliqua à son ami les découvertes qu'il avait faites dans l'auto.

Une fois dans le bureau du Chef, Julien Durand demanda qu'on fasse venir des Agents de l'Intelligence Service, ainsi que le médecin légiste qui avait fait l'analyse de la poudre jaune.

Quand tout son monde fut réuni, il demanda la permission de questionner lui-même le suspect.

S'adressant alors au Dr Chantre, il déclara :

– Vous êtes un sale espion boche, Docteur.

« Ne rouspétez pas, je vais vous en donner les preuves. Je vous prouverai également que vous êtes un assassin.

« Vous vous êtes introduit dans la clinique Palmer afin de poursuivre votre œuvre néfaste.

« Quand vous aviez des patients qui possédaient quelque connaissance sur les secrets des usines de guerre, vous leur administriez une certaine poudre qui a été inventée par un médecin allemand il y a quelques années et dont s'est souvent servi votre chef démoniaque, Hitler.

« Cette poudre avait un effet hypnotique sur vos victimes.

« Une fois endormi, votre patient inconsciemment répondait à toutes vos questions concernant des secrets militaires.

« Mais aussi vous procuriez à ces malheureux un état d'esprit spécial qui était ni plus ni moins que l'hallucination perpétuelle.

« Nous avons trouvé des quantités de cette poudre maudite dans votre voiture automobile.

« Là également nous avons trouvé un système d'enregistrement sur disques. À mesure que vos victimes parlaient, vous enregistriez ce qu'elles disaient au moyen d'un microphone installé dans votre salle de traitements et d'un appareil spécial dans votre auto, remisé juste au-dessous de cette salle.

« Le Dr Palmer a découvert cette poudre et vous en a parlé.

« C'est pour cela que vous l'avez tué.

« Ai-je raison, oui ou non ?

– C'est faux. Vous inventez cela pour me perdre.

– C'est bien simple alors. Nous allons vous donner une petite piquûre de votre fameuse poudre, qu'on appelle en Allemagne l'Ubalidine Pack, et nous verrons bien si vous serez plus franc une fois hypnotisé. Et si vous voyez des Têtes de Morts, comme vos victimes, après, je n'en serai pas fâché.

Chantre garda le silence pendant quelques instants.

C'était réellement impressionnant de voir tout le monde qui assistait à l'exposé de l'Inspecteur Durand, garder le silence, comme médusé par l'énormité de la révélation.

– Eh bien ! vous êtes prêt, Docteur ? demanda l'Inspecteur au médecin-légiste.

– Toujours à vos ordres Inspecteur. Et surtout croyez que professionnellement je ne donnerais pas ma place pour bien de quoi au monde.

Mais le Dr Chantre ne lui laissa pas le temps de parachever l'expérience.

Il avoua que l'Inspecteur Durand avait raison sur toute la ligne.

Cet ouvrage est le 479^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.